

TRADUCTION ET CULTURE DANS L'ESPAGNE DU XII^e SIÈCLE

Dans le cas qui nous intéresse, la question de la compréhension interculturelle se pose avec d'autant plus d'acuité qu'à cette époque les lettrés latins responsables des traductions découvrirent grâce aux textes scientifiques et philosophiques hérités des Arabes et dont ils disposaient dans la péninsule ibérique, un monde qui leur était totalement étranger. Après avoir présenté un bref aperçu historique du cadre dans lequel s'inscrit ce mouvement de traduction - capital dans l'évolution de la société occidentale dans son ensemble - nous analyserons à travers les réflexions de certains traducteurs, la manière dont ces derniers se percevaient et percevaient leur rôle d'intermédiaires entre deux cultures. Nous soulignerons en particulier les répercussions que le milieu d'origine des traducteurs, le patronage de l'Église catholique et les divers enjeux de la traduction eurent sur la façon de concevoir à cette époque l'acte de traduire.

In twelfth-century Toledo, the question of intercultural comprehension was of acute importance. Translators who were well-read in Latin discovered a world - that had been totally foreign to them - through scientific and philosophical texts that had been inherited from Arabs and available to them in Iberia. After presenting a brief historical review of this epoch of translation, which was fundamental to the evolution of Western society, we analyse the way in which certain translators perceived themselves and their role as intermediaries between two cultures by considering their own reflections on the subject. We especially emphasize the impact that the translator's origins, the patronage of the Catholic Church and the hazards of translation had on their conception of the act of translating.

La période dont nous parlerons se situe entre deux époques, celle des précurseurs latins et celle des traducteurs de la Renaissance. L'époque des précurseurs latins - expression employée par Paul Horguelin dans son *Anthologie de la manière de traduire* - réunit des écrivains comme Cicéron ou Horace, qui traduisirent en latin des auteurs grecs, et leur disciple saint Jérôme qui produisit à la fin du quatrième siècle une version latine de la Bible, la *Vulgate*. Quant à l'époque de la Renaissance, marquée par la poussée des langues vernaculaires et l'apparition de l'imprimerie elle est représentée, entre autres, par Étienne Dole et Jacques Amyot dans le domaine français ainsi que Juan Luis Vives et Juan Boscan pour l'Espagne. Plus précisément, les travaux de traduction de l'arabe en latin dont nous parlerons commencèrent vers 1135, soit une centaine d'années après que l'Occident eut

commencé à s'intéresser au savoir scientifique et philosophique hérité du monde arabe; un savoir que les Arabes eux-mêmes avaient emprunté aux Grecs par le biais de traductions gréco-arabes réalisées aux VIII^e, IX^e et X^e siècles à Bagdad, capitale de l'empire islamique, célèbre pour son école de traducteurs. Mais revenons à l'Espagne du XII^e siècle et aux facteurs ayant favorisé l'émergence d'une entreprise de traduction. Cette entreprise, il convient de la replacer dans le cadre de la reconquête du territoire par les Espagnols : durant plusieurs siècles, la presque totalité de la péninsule ibérique s'était en effet trouvée aux mains des Arabes. La région de Tolède, lors de sa reconquête par les Espagnols en 1085, comptait quelque 200 000 habitants et présentait un pluralisme ethnique particulièrement intéressant : la population tolédane était formée d'autochtones, d'Arabes et de Juifs. Ces derniers comptaient pour un quart environ de l'ensemble et ils avaient le droit de pratiquer leur religion. Il en était de même pour les Arabes dont le statut ne changea guère après la reconquête. Les autochtones formaient quant à eux un groupe comparable à celui des Arabes et des Juifs réunis : ils constituaient donc la moitié de la population et se scindaient en deux communautés d'égale importance, d'un côté ceux qui avaient été entièrement arabisés et de l'autre ceux qui, tout en adoptant certains traits des Arabes, étaient demeurés chrétiens (les mozarabes). À ces trois groupes, autochtones plus ou moins arabisés, Arabes et Juifs, vinrent s'ajouter, à partir de la reconquête et tout au long du XII^e siècle, de nombreux clercs européens qui se rendirent à Tolède sur les conseils de l'archevêque de la ville, le clunisien Bernard, puis plus tard à l'instigation de Raymond, qui lui succéda en 1124. Ce composé ethnique entraîna bien entendu un pluralisme linguistique. Avant la conquête de la ville par les Espagnols, trois langues étaient employées à Tolède : l'arabe principalement, le roman castillan ainsi que l'hébreu. Or, la particularité de cette ville, c'est qu'après l'arrivée des chrétiens, c'est-à-dire après que les Arabes eurent perdu le pouvoir, la langue arabe écrite perdura : c'est, selon Jean-Pierre Molénat, une des particularités qui distingue Tolède des autres villes du royaume de Castille. Ce fait, toujours selon Jean-Pierre Molénat, serait attribuable à la présence des mozarabes, qui « imposaient l'arabe comme langue de l'expression écrite dans la ville jusqu'à la fin du XIII^e siècle¹ ». La suprématie de cette langue est d'ailleurs évidente : d'une part certains documents signés par l'archevêque Raymond lui-même lorsqu'il traitait avec des mozarabes sont rédigés en arabe, et d'autre part on a retrouvé, dans des documents ayant appartenu à des clercs, en particulier des missels, des notes marginales rédigées en arabe qui témoignent à la fois des difficultés que ces chrétiens éprouvaient à comprendre le latin d'église² et de l'interpénétration des divers systèmes linguistiques en présence; il ne semble pas, en effet, que les langues aient été à cette époque

¹ Voir Jean-Pierre Molénat, Programme du colloque international, « *Le pluralisme linguistique dans la société médiévale* », Institut d'études médiévales, Université de Montréal, 29 avril-3 mai 1986, p. 52.

² Voir à cet égard les réflexions de González Palencia, *Moros y Cristianos en España medieval*, p. 168.

parfaitement délimitées, ce qui, nous le verrons, eut des répercussions sur la manière dont fut envisagé l'acte de traduire.

Les clercs qui se rendirent en Espagne à cette époque étaient des hommes dont la langue *de travail* était le latin. En leur qualité de lettrés, ils eurent accès à Tolède - mais également ailleurs en Espagne - à d'immenses bibliothèques. À cet égard, la richesse de Tolède s'explique du fait qu'après la chute du califat de Cordoue en 1031, Tolède était en quelque sorte devenue son héritière; ainsi, une partie des ouvrages rassemblés à Cordoue par le calife Al Haken passèrent à Tolède. À ces trésors vinrent s'ajouter tous les livres venus d'Orient et réunis par de riches bibliophiles pendant la période des royaumes indépendants : il s'agissait pour la plupart des versions arabes de textes grecs de science ou de philosophie, dont la traduction, nous l'avons mentionné, avait été réalisée en Orient aux VIII^e, IX^e et X^e siècles. Cependant, la présence de ces ouvrages de même que celle d'hommes bilingues ou trilingues n'eut probablement pas suffi à faire de Tolède le centre de traduction le plus réputé du Moyen Âge. Les travaux arabo-latins réalisés à cette époque s'inscrivent en effet dans un climat politique et culturel particulièrement favorable : si, jusqu'à la fin du XI^e siècle, les Espagnols consacrèrent tous leurs efforts à la reconquête du territoire, l'héritage culturel arabe n'attirant guère leur attention, la situation changea avec la conquête de Tolède. Cette ville, grand centre de la culture arabe, située à la limite des terres encore occupées par les Arabes au sud, devint en quelque sorte le point de rencontre et le lieu d'échanges entre l'Orient et l'Occident. Plus globalement, mentionnons que ces travaux participent d'un vaste mouvement de récupération du savoir grec ancien dont les autres pôles sont l'Italie, la Sicile et Byzance.

Les principaux artisans de la traduction

Les principaux artisans de la traduction de cette époque se divisent en deux grandes catégories, les autochtones et les étrangers. Parmi les premiers figurent six personnes, trois juifs, Abraham Bar Hiyya, Abraham B. Ezra et Jean de Séville, et trois chrétiens, Domingo Gonzalez, Hughes de Santalla et Marc de Tolède. Parmi les seconds on retrouve deux Italiens, Gérard de Crémone et Platon de Tivoli, trois Anglais, Adélarde de Bath, Robert de Chester et Daniel de Morley, un Dalmate, Hermann le Dalmate et un Flamand, Rodolphe de Bruges. En fait, les chefs de file du mouvement, à savoir ceux qui, vers 1130, travaillèrent à Tolède sous les auspices de l'archevêque Raymond, se limitent à deux personnes, Jean de Séville, juif converti, et Domingo Gonzalez, tous deux membres de l'Église tolédane.

Nous analyserons maintenant ce que les diverses nationalités, le milieu d'origine des traducteurs, leur formation et leur statut dans la société révèlent de l'activité traduisante de cette époque. Parmi ces traducteurs, on retrouve plus d'étrangers que d'Espagnols. Ce fait, certes étonnant au XX^e siècle où le traducteur s'inscrit dans un cadre socioculturel donné, s'explique si l'on considère deux facteurs observables à cette époque, à savoir, d'une part, l'existence d'une langue écrite *universelle*, le latin, et d'autre part, l'impossibilité d'accéder

à un savoir scientifique et philosophique nouveau autrement qu'en se mettant à la recherche des textes, c'est-à-dire en se rendant aux endroits riches en manuscrits. Si certains de ces clercs allèrent en Espagne dans un but précis - c'est le cas de Gérard de Crémone qui était à la recherche d'un ouvrage de Ptolémée (*l'Almageste*) -, d'autres comme Robert de Chester s'y rendirent après avoir fréquenté les écoles de leur pays et dans le but d'acquérir des connaissances inaccessibles chez eux. La plupart de ces hommes exercèrent des fonctions au sein de l'Église. Peut-on dire qu'ils possédaient une formation particulière qui les prépara à la traduction?

À cet égard, il convient bien entendu de souligner qu'à cette époque la traduction apparaît comme une des composantes de l'activité des hommes de lettres et des savants, au même titre que la lecture. Dans le domaine de la production écrite, elle ne se distingue donc pas de l'écriture ni du commentaire. Dès lors, on ne saurait s'étonner de ce que les artisans de la traduction n'aient pas toujours bénéficié d'une connaissance des langues ou des sujets : ils usèrent de divers moyens pour surmonter les difficultés résultant d'une méconnaissance totale ou partielle de la langue dans laquelle les oeuvres auxquelles ils s'intéressaient étaient rédigées, à savoir l'arabe. Au plus connu de ces moyens, l'utilisation d'un traducteur intermédiaire en langue vulgaire, vint s'ajouter l'apprentissage de la langue par l'étude de textes arabes, la collaboration et l'échange de traductions entre divers traducteurs ainsi que la consultation de traductions latines existantes. Quant à la question de la connaissance des sujets de la traduction, elle ne saurait être tranchée en quelques lignes puisqu'elle renvoie à l'étendue de la culture latine à cette époque, qui, pour des raisons historiques évidentes, est difficile à cerner. Un certain nombre des difficultés rencontrées par les traducteurs méritent cependant d'être soulignées : la première concerne l'aspect limité des sources d'information dont on disposait. En effet, si les manuscrits faisaient l'objet de copies, il est clair que leur diffusion se compare difficilement à celle du texte imprimé. De plus, et c'est là l'essentiel de nos observations, ces hommes abordèrent, par le biais de textes hérités des Arabes, des oeuvres jusque-là inconnues ou presque des Occidentaux. La transmission d'informations, qui était au centre de l'opération, profita donc d'abord et avant tout au traducteur lui-même, qui fut en quelque sorte partie prenante à l'opération. En fait, la question de la connaissance des sujets se pose avec d'autant plus d'acuité que les disciplines auxquelles ces clercs s'intéressèrent - les mathématiques, l'astronomie, la médecine - exigeaient un certain degré de spécialisation. Il faut cependant noter que si les activités de traduction de cette époque présentent globalement une grande variété thématique, le repérage des sujets abordés par chacun indique que, hormis Jean de Séville et Gérard de Crémone, les Tolédans n'abordèrent pas tous l'ensemble de ces disciplines.

Venons-en au statut des traducteurs : la place occupée par ces hommes dans la société de l'époque demeure, en raison d'un manque de données, assez floue. Dans les prologues des travaux, les traducteurs se présentent généralement en serviteurs d'une autorité et ils n'abordent jamais la question de la rémunération. Il serait cependant hâtif d'en conclure que le rôle du traducteur se limitait à celui d'un exécutant tout entier dévoué au service d'un prélat. Certes, en leur qualité de clercs, ces hommes se trouvaient dans l'obligation de placer

leurs études au service de la foi et d'enrichir celle-ci au moyen de leurs connaissances : d'où la fréquence dans leurs discours du topo du serviteur de Dieu, et parfois de l'humble artisan, qui prie tous ceux qui seront amenés à le lire d'excuser ses fautes et de voir dans son travail une modeste contribution au grand édifice de la chrétienté. On sait, en effet, que certains traducteurs, c'est le cas de Robert de Chester et de Hermann le Dalmate, abandonnèrent quelque temps leur traduction d'oeuvres scientifiques arabes pour se consacrer à une commande de l'abbé Pierre le Vénérable, une traduction du Coran, dont le grand abbé de Cluny indique qu'elle lui a coûté très cher. Il arrivait donc que la mise en latin d'écrits arabes fût l'objet d'une rémunération. Rien n'indique cependant que les artisans de la traduction de cette époque aient, à l'instar de leurs prédécesseurs - ceux qui, à Bagdad, formèrent autour de Hunayn Ibn Ishaq une entreprise de traduction du grec vers l'arabe -, récolté honneurs et argent. D'ailleurs, ceux pour lesquels on possède certains renseignements concernant le but de leur voyage en Espagne ne mentionnent jamais la traduction proprement dite; ils font plutôt référence au savoir auquel ils pourront accéder grâce aux ouvrages existant en Espagne ou à la nécessité de récupérer, au nom de l'Église, la science et la philosophie héritée des Arabes. C'est sans doute ce qui explique que malgré les difficultés inhérentes à leur tâche, ils persistèrent. Cependant, en n'attribuant pas à l'activité traduisante d'objet théorique propre, ils évacuèrent tout discours sur ses fondements, son bien-fondé et sa portée. Pour conclure sur les artisans de la traduction à cette époque, on peut dire que le lien unissant ces hommes qui abordèrent les travaux d'une manière tout à fait empirique est donc en quelque sorte externe à la traduction proprement dite; il concerne la nécessité ou la volonté de découvrir de nouveaux savoirs, d'où l'aspect documentaire des travaux. Toutes proportions gardées, en effet, la situation de celui qui traduit au XII^e siècle est semblable à celle du journaliste ou du chercheur qui, à l'heure actuelle, est appelé à effectuer des traductions pour connaître la teneur d'un article rédigé dans une langue autre que la sienne ou à adapter, dans sa langue, les télex reçus en anglais des grandes agences de presse.

Culturellement parlant, cependant, le poids des traductions arabo-latines du XII^e est tout autre : de 1130 à 1187 environ, la production des traducteurs s'élève à plus d'une centaine³ d'ouvrages scientifiques et philosophiques. Or, il est intéressant de comparer ce nombre à celui des oeuvres dont les clercs de cette époque disposaient. À cet égard, on sait, comme l'a rapporté Haskins⁴, qui a étudié le catalogue de la bibliothèque des Clunisiens, que ces derniers possédaient au total, au XII^e siècle, quelque 570 volumes. Ce nombre, qui témoigne de l'état de relative pauvreté de la culture latine, explique que face à la masse des oeuvres arabes soudainement mises à leur disposition, les lettrés latins ne songèrent qu'à s'instruire au plus vite pour rattraper leur retard : de là le sentiment que l'on a, à la lecture de nombreux prologues, que ces hommes travaillèrent un peu au hasard sur des textes dont ils ne

³ Voir G. Théry, *Tolède, grande ville de la renaissance médiévale*, p. 40.

⁴ *The Renaissance of the Twelfth Century*, p. 43.

vérifiaient pas toujours la provenance. En effet, hormis Jean de Séville et Gérard de Crémone, qui s'attachèrent à une étude critique des textes auxquels ils s'intéressèrent, les traducteurs de cette époque se fondèrent aussi bien sur des copies que sur des commentaires ou des abrégés des grandes oeuvres héritées des Arabes. Bien que, nous l'avons mentionné, la mise en latin de textes arabes n'ait pas de place à elle dans la production écrite, on est quand même en droit de s'interroger sur ce qui, au-delà de la fonction immédiate de l'opération traduisante, soit le rattrapage, put servir de fondement ou de modèle de référence à ces clercs.

Fondements de la traduction

Les deux facteurs qui, sans aucun doute, influencèrent leur travail sont d'un côté l'étude de la langue latine et de l'autre la présence, parmi les textes arabes versés en latin par eux, d'un grand nombre de traductions, commentaires ou abrégés arabes du grec.

En ce qui concerne le premier point, il convient de souligner que l'influence que cette étude exerça sur le travail des latinistes fut, nous semble-t-il, double : d'un côté, en effet, l'étude de la langue latine comportait une part de bilinguisme puisqu'il n'était pas rare que l'on se servît de la langue vernaculaire pour expliquer ou commenter un certain nombre de notions contenues dans les textes latins. Or, une des particularités de certains travaux de cette époque est que entre la langue source et la langue cible intervient précisément une langue vernaculaire intermédiaire, le roman castillan, langue qui, si elle n'apparaît pas comme telle dans la traduction, est cependant essentielle. Elle permet en effet à un interprète juif ou mozarabe de transmettre, dans une langue servant principalement à l'oral et qui est sa langue maternelle, le contenu d'un texte formulé dans une langue qui est celle dont il se sert à l'écrit. Le destinataire, quant à lui, reçoit oralement, dans une langue qui est sa langue maternelle s'il est Espagnol, un message qu'il transmet en latin, langue dont il se sert toujours à l'écrit. La traduction se fonde donc sur une collaboration ayant pour point de départ un plurilinguisme collectif ainsi que deux diglossies individuelles. À un autre niveau, enfin, la formule même adoptée pour l'étude de la langue latine, qui consistait principalement à lire et à commenter des textes d'auteurs latins, marqua la manière dont les lettrés abordèrent les textes arabes qu'ils se proposèrent de verser en latin. Dès lors, il n'est pas étonnant que les versions auxquelles ces lettrés donnèrent le jour allient traduction proprement dite et commentaire, c'est-à-dire intervention du traducteur. À cet égard, l'exemple donné par Juan Vernet⁵ est particulièrement intéressant : cet auteur nous a livré deux versions d'un passage de l'*Introductorium majus* d'Albumasar. La mise en parallèle des deux versions, la première réalisée par Jean de Séville en 1133 et la seconde terminée sept ans plus tard par Hermann le Dalmate, montre à quel point le résultat final pouvait varier en

⁵ *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, trad. de M. Gros, La bibliothèque arabe, Paris, Sindbad, 1985, pp. 112-113.

fonction des commentaires que le traducteur incorporait à son travail : l'extrait dû à Jean de Séville compte une dizaine de lignes, celui de Hermann en comporte plus du double. Ce fait s'explique par la présence de nombreuses gloses explicatives dans le texte de Hermann mais également par l'absence, chez l'autre traducteur, de mots ou expressions peu conformes à l'esprit catholique. Il faut dire que ce passage est consacré aux décans astrologiques de la constellation de la Vierge. Il convient de bien noter, cependant, que le fait de modifier et d'adapter le texte sur lequel se fondait la traduction, texte qu'on ne peut, dans ces conditions, qualifier d'original - ce concept n'a de toutes façons guère d'échos dans la pratique de l'écriture au Moyen Âge - ce fait donc n'avait semble-t-il rien de répréhensible. La preuve en est que certains traducteurs expliquent parfois dans leur préface les modifications qu'ils ont apportées au texte : c'est, par exemple, le cas de Hugues de Santalla, qui, comme l'a signalé Marie-Thérèse D'Alverny, dans la préface de sa traduction latine d'un commentaire arabe d'une oeuvre d'Al-Khwârizmî, « mêle au prologue d'Al-Muthanna [l'auteur du commentaire] [...] des remarques personnelles; il mentionne par exemple qu'il n'a pas adopté la forme dialoguée de l'*original* [...] parfois, il élimine certaines phrases ou ajoute une explication⁶ [...] ».

Au fait de ne pas différencier la traduction de l'étude et du commentaire de texte vint s'ajouter un second élément qui constitua sans aucun doute un autre modèle de référence pour ces hommes; il s'agit, nous l'avons mentionné, de la présence, parmi les textes que l'on mit en latin à cette époque, d'un grand nombre de traductions arabes, traductions qui elle-mêmes comportaient souvent des digressions, des commentaires et des interprétations. En effet, les lettrés arabes qui avaient traduit les grands textes de la science et de la philosophie grecques avaient coutume d'intégrer à leurs traductions des réflexions, des mises à jour et des observations personnelles. D'Al-Kindi, par exemple, on sait qu'il considérait la lecture des grands auteurs grecs infructueuse à moins qu'elle ne fût étayée d'un certain nombre de commentaires personnels et d'explications fondées sur l'observation de la nature. Si l'on ajoute à cette réalité les conditions précaires dans lesquelles fut réalisée l'opération traduisante à cette époque - mentionnons la question de la transmission des manuscrits qui se faisait par des copies plus ou moins fiables ainsi que l'impact que les différents sens de lecture eurent sur le travail des traducteurs - on saisit l'ampleur de la tâche de ces hommes et la somme d'efforts que représentait à cette époque la mise en latin des grands textes scientifiques et philosophiques hérités des Arabes.

En fait, si cette opération n'a pas, au XII^e siècle, de base théorique précise, il est clair que les enjeux entourant ces réalisations permettent de les relier au fondement même de la *communauté européenne* des clercs. En effet, ces activités touchent à des questions aussi fondamentales que l'acquisition de connaissances - réservée à un petit nombre -, la défense de la religion et l'expression d'idées nouvelles. Le poids de ces enjeux replacés dans le cadre sociopolitique de l'époque - déclin de la suprématie des Arabes en Espagne - fit de la mise

⁶ « Translations and Translators », *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, p. 448.

en latin un acte de récupération systématique qui prit parfois des allures de reconquête culturelle. En fait, la *latinisation* visant à éliminer les marques des auteurs arabes prit diverses formes. Certains traducteurs modifièrent la présentation adoptée dans les ouvrages arabes pour la rendre conforme à la manière latine de présenter un livre : par exemple, Hermann le Dalmate, comme l'a rapporté Richard Lemay, transforma l'introduction de l'*Introductorium majus* d'Albusamar en ramenant les sept points évoqués par l'auteur aux cinq points en usage dans le monde latin. Quelquefois l'omission permit à certains traducteurs d'ignorer ce que leur connaissance limitée de la culture arabe ne leur permettait pas de saisir. Ce fut le cas par exemple de passages consacrés à la géographie et à l'histoire arabe qui devaient être étrangères à ces clercs⁷. À ces omissions dues à un manque de références culturelles il faut ajouter celles qui sont attribuables à une volonté d'édulcorer des expressions pouvant choquer les lecteurs latins de l'époque : ainsi du mot arabe signifiant « coquette »⁸ attribué à la Vierge dans le texte d'Albusamar précédemment mentionné.

Cette volonté de traiter le texte à traduire en fonction de sa réception, c'est-à-dire d'un public réel ou imaginaire, se heurta cependant aux difficultés de réexpression auxquelles ces hommes firent face du fait que les nombreux termes scientifiques et philosophiques contenus dans les textes arabes n'avaient pas d'équivalents en latin : or, dans un grand nombre de cas, les lettrés latins n'eurent d'autre solution que de recourir à la translittération des mots arabes. C'est la raison pour laquelle les versions auxquelles ils donnèrent le jour sont émaillées de mots directement translittérés de l'arabe, mots qui sont d'ailleurs restés dans les langues européennes comme en témoigne la présence dans nos dictionnaires de *alambic*, *alcool*, *algèbre* ou *algorithme*.

Les enjeux de la traduction

Le fait de ne pas constituer une activité *professionnelle* au sens où nous l'entendons à l'heure actuelle ne limite en rien les tenants et les aboutissants de la pratique de la traduction au XII^e siècle : celle-ci tenait au sein de la société des lettrés une place considérable du fait qu'elle mettait en jeu des phénomènes aussi importants que la religion, le pouvoir et le savoir. Ces enjeux, à l'origine des contraintes idéologiques entourant la mise en latin à cette époque, expliquent que la fidélité du traducteur ait été avant tout une fidélité à l'Église, la responsabilité de celui-ci étant indissociable du rôle qu'il jouait dans la société en sa qualité de clerc. Sans doute ne faut-il pas voir là une anomalie ou le signe d'un déchirement; le fait que les traducteurs signalent eux-mêmes les modifications apportées aux textes arabes (raccourcis, omissions, changements dans la présentation) témoigne de l'aisance avec

⁷ Juan Vernet, *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, trad. de M. Gros, La bibliothèque arabe, Sindbad, Paris, 1985, p. 115.

⁸ Juan Vernet, *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, trad. de M. Gros, La bibliothèque arabe, Sindbad, Paris, 1985, p. 113.

laquelle on se livrait à ce genre d'opération et, somme toute, des droits que le traducteur s'arrogeait sur les textes qu'en réalité, selon des concepts modernes, il adaptait.

C'est donc dans les rapports entre deux cultures, celle des Arabes et celle des Latins, et dans la nécessité de voir celle-ci absorber le plus rapidement possible celle-là qu'il convient de replacer ces travaux. Il n'est guère étonnant, dès lors, que malgré les difficultés de la tâche cette mise en latin n'ait fait l'objet d'aucun débat théorique. Le problème n'était pas là, pourrait-on dire, quitte à simplifier un peu les choses. Il n'est guère étonnant non plus que ces clercs n'aient donné le jour à aucun ouvrage ou traité consacré à la langue, qu'il s'agisse de réflexions d'ordre linguistique, de traités lexicographiques ou de lexiques. En fait, cette entreprise, bien qu'elle soit souvent désignée par l'appellation d'École de Tolède - appellation dont il faut se méfier puisqu'elle ne renvoie dans ce cas-ci ni à l'apprentissage de l'opération de traduction ni à l'élaboration d'une théorie générale - cette entreprise donc doit plutôt être considérée comme une vaste opération de transfert culturel reposant sur la traduction, celle-ci se trouvant par là-même subordonnée à un certain nombre d'enjeux propres à la conjoncture sociale, politique et culturelle observable en Espagne à cette époque. Grâce à ces travaux, les Occidentaux découvrirent des notions astronomiques, mathématiques, médicales ou philosophiques par lesquelles ils purent améliorer leur connaissance du monde. Bien entendu, ce transfert culturel ne s'arrêta pas aux versions latines des clercs du XII^e siècle. Leurs réalisations firent l'objet de copies et de commentaires puis furent traduites dans des langues vernaculaires : en France, par exemple, à la fin du XIII^e siècle et au XIV^e de nombreux ouvrages précédemment mis en latin passèrent en français. La transmission se poursuivit, donnant lieu à une nouvelle production culturelle et permettant, par l'établissement de versions en langue vulgaire, une plus grande diffusion du savoir. C'est sans doute ce qui fait dire à Valentín García Yebra que les répercussions des travaux de cette époque se mesurent, sur le plan culturel, à celles que la découverte de l'Amérique eut dans le domaine économique. Mais 1492, c'est aussi la date de l'expulsion définitive des Arabes d'Espagne et le début, dans la péninsule ibérique, d'une période beaucoup moins riche *interculturellement* parlant.

Bibliographie

D'ALVERNY, Marie-Thérèse. 1982. « Translations and Translators ». In *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*. Benson et Constable (réd.). Oxford, Clarendon Press. pp. 421-462.

GARCÍA YEBRA, Valentín. 1983. *En torno a la traducción*. Madrid, Editorial Gredos. 382 p.

GONZALEZ PALENCIA, A. 1945. *Moros y cristianos en España medieval*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas, Instituto Antonio de Nebrija. 349 p.

HASKINS, Charles Homer. 1970. *The Renaissance of the Twelfth Century*. Cleveland and New York, The World Publishing Company. 437 p.

HORGUELIN, Paul. 1981. *Anthologie de la manière de traduire*. Montréal, Linguatech. 230 p.

LEMAY, Richard. 1968. « Fautes et contresens dans les traductions arabo-latines médiévales : l'*Introductorium in astronomian* d'Abou Ma'shar de Balkh ». *Revue de Synthèse*, III^e série, janvier-décembre. n^{os} 49-52, Centre international de synthèse, Paris, Albin Michel. pp. 101-123.

THÉRY, G. 1944. *Tolède, grande ville de la renaissance médiévale*. Oran, Éd Heintz Frères. 151 p.

Vernet, Juan. 1985. *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*. La bibliothèque arabe, Paris, Sindbad. 461 p.

Werrie, Paul. 1969. « L'École des traducteurs de Tolède ». *Babel*, n^o 4. pp. 202-212.

Article publié dans *Bulletin de l'Association canadienne de linguistique appliquée*, printemps 1990, vol. 12, n^o 1, pp. 67-76.
